Texte 4. Philippe Jaccottet, *Paysages avec figures absentes*, 1976. « Travaux au lieu dit l'Étang » (extrait)

Là où depuis des années, autant que je me souvienne, il n'y avait que des champs, des prés et seulement, en mémoire de l'eau, un ou deux saules, quelques roseaux, une glaciale foison de narcisses en avril, les longues pluies, en peu de jours, ont refait un étang. Ce lieu au fond duquel s'élève, à demi caché par des cyprès, le mur blanchâtre d'une ferme vide, s'appelle en effet l'Étang. C'est une combe.

On est surpris d'y découvrir cette surface d'eau que le vent ride ; et, sur la rive opposée au chemin au pied d'une barrière de roseaux, cette ligne blanche : l'écume en quoi se change, s'épanouit l'eau contre un obstacle ; surpris, et touché. C'est une autre inscription fugitive sur la page de la terre, qu'il faut saisir, que l'on voudrait comprendre. Sans que l'on sache pourquoi, elle semble prête à livrer un secret ; sinon, comment nous aurait-elle arrêtés ? Alors, on regarde et on rêve ; ce n'est pas vraiment une lecture, une recherche ; on laisse venir, on laisse aller les images. Les premières qui se présentent à l'esprit ne sont pas nécessairement les plus simples, les plus naturelles, ni les plus justes ; au contraire, ce sont plutôt les toutes faites, celles des autres, celles qui flottent, toujours disponibles, en vous.

Je pense : l'étang est un miroir que l'on aurait tiré, au petit jour, des armoires de l'herbe ; l'écume est la lingerie tombée au pied d'une femme qui vient de se dévêtir. Ainsi naîtrait du désir, comme un feu s'allume, une idylle gracieuse et troublante ; mais qui viendrait se superposer, sans même que l'on s'en aperçoive peut-être, à ce que j'ai surpris de plus simple. J'imagine que, suivant cette pente, je pourrais écrire ce poème (une espèce de madrigal, mais qui ne me viendrait pas tout entier de la tradition, qui tirerait de son prétexte naturel une saveur plus sauvage) ; si je ne savais déjà, confusément, que mon émotion, sur l'instant, n'a pas eu cette couleur, ce rose aussitôt disparu d'une carnation enflammée. Ainsi se vérifie une expérience dont j'ai bientôt tiré une règle de poésie (celle du danger de l'image qui « dérive »), et se justifient ces tâtonnements qui se répètent en se complétant.

Je devine donc que si l'écume m'a touché, c'est d'abord en tant qu'elle-même (en tant que chose et devrait être simplement nommée « écume » et non pas comparée à rien d'autre) ; puis, au second plan, comme rappel du mot et de la chose « plume » (rappel fortifié par une récente lecture de Góngora), ou « aile », ou « mouette ». De même, l'eau m'avait atteint en tant qu'eau, et non pas comme miroir. Toute eau évidemment nous parle (plus ou moins, selon qui nous sommes et ce qu'elle est) ; là, elle me parlait avec une insistance, une grâce particulières, pour la surprise de l'avoir trouvée où je ne l'attendais pas et où je savais qu'elle ne pourrait subsister (ainsi le palais qu'Aladin découvre à son réveil en se frottant les yeux d'émerveillement). Peut-être aussi, pour son mélange comme illégitime au paysage, à la terre ? Et me voilà tâtonnant à nouveau, trébuchant, accueillant les images pour les écarter ensuite, cherchant à dépouiller le signe de tout ce qui ne lui serait pas rigoureusement intérieur ; mais craignant aussi qu'une fois dépouillé de la sorte, il ne se retranche mieux dans son secret.

Ce matin l'eau voile l'herbe
l'écume revient aux roseaux,
plume par le vent poussée !